

*Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>
Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur
(Voir adresse électronique à son nom à la fin du document.)*

*Avant toute représentation, il est impératif de s'acquitter des droits d'auteur
auprès de la SABAM dont les coordonnées figurent au bas de cette page. Le
non-respect de cette règle entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la
troupe.*

Au diable les scrupules !

Comédie en trois actes
de
Charles ISTACE

Nombre de personnages : 3H-4F ou 2H-5F
Autres versions possibles en page 3

Les droits de représentation sont à demander à :

S.A.B.A.M.

Rue d'Arlon 75-77 – 1040 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 11

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 11

Adresse Mail : contact@sabam.be

« *Au diable les scrupules !* » est une réécriture de la pièce « *La chapelière du pape* », que j'ai créée en 2004. L'histoire a été allégée, les dialogues raccourcis et mis au goût du jour.

Charles Istace

Résumé de la pièce

Alice Fournier vient d'hériter d'une entreprise de confection de vêtements sacerdotaux. Malgré son titre envié de « Fournisseur du Vatican », les affaires ne sont guère florissantes.

Dans sa vie privée, Alice est mariée à Henri, un homme avec lequel elle ne s'entend plus. La survie de l'entreprise dépendant des commandes de l'église, le divorce est inenvisageable. Pour mettre fin à sa vie de couple tout en sauvant les apparences, Alice applique un stratagème foireux dont le résultat se révèle inattendu. Elle ignore que, de son côté, Henri élabore une tactique afin de tourner la situation à son avantage.

Concevoir une stratégie est une chose, l'appliquer en est une autre. Chacun des protagonistes l'apprendra à ses dépens.

Commentaire d'ordre général

Dans cette pièce, comme dans beaucoup d'autres, le lecteur met un certain temps à s'immerger dans l'histoire. En effet, les premières pages du texte ont surtout pour fonction d'aider à se familiariser avec le contexte et les personnages. Les intrigues et les quiproquos vont ensuite crescendo.

Durée approximative de la pièce : 90 minutes.

Personnages

Dans le texte	Identité du personnage	Statut et caractère
ALICE	Alice Fournier	Epouse d'Henri Trinquant et patronne d'une entreprise familiale de confection. Femme entière au caractère bien trempé mais qui s'adoucit à la fin de l'histoire.
HENRI	Henri Trinquant	Epoux d'Alice. Personnage épicurien, enclin au je-m'en-foutisme.
L'AMIE	Pauline	Amie dévouée d'Alice qui se singularise par son pouvoir de persuasion.
L'AMI	Walter	Ami d'Henri. Homme sans scrupules qui vient en aide à Henri en lui proposant une idée farfelue.
LE COMMANDANT	Charpentier	Chef d'une brigade de sapeurs-pompiers. Homme distingué et volontiers reconnaissant quand un service lui est rendu.
LA PSYCHIATRE	Claire Barjot	Femme guindée s'exprimant volontiers sur un ton doctoral.
LA CALL-GIRL	Diane	Femme séduisante et enjôleuse.

Autres variantes possibles avec 7 personnages :

2H-5F si le rôle de l'ami d'Henri est tenu par une femme (par exemple, sa sœur) *

4H-3F si le rôle de la psychiatre est tenu par un homme *

D'autres variantes :

avec 8 personnages : 3H-5F, 2H-6F et 4H-4F *

avec 9 personnages : 3H-6F, 4H-5F *

*Ces textes peuvent être obtenus auprès de l'auteur (voir adresse électronique sur sa fiche d'identification dans le Proscenium)

Décor

Unique pour les trois actes. Il représente un salon classique d'une maison bourgeoise. Celui-ci contient au minimum un canapé, des fauteuils, un buffet, un bureau avec un téléphone fixe ainsi qu'un grand vase. Un miroir est accroché au mur. La décoration est laissée au goût de chacun.

Au fond, une ouverture donne sur un vestibule qui dessert l'entrée principale de l'habitation et permet d'accéder à l'escalier (pas nécessairement visible) menant aux étages. Dans sa partie supérieure, cette ouverture doit idéalement être en arc de cercle afin d'adoucir la transition entre les deux pièces. Une porte donne sur la cuisine. Près du coin bureau, une autre porte tient lieu de sortie annexe.

PREMIER ACTE

Une dame range une pile d'assiettes dans le buffet. La sonnerie du téléphone retentit.

L'AMIE : *(La mine grave.)* Allô ! ... Bonjour, monsieur Duval ... En ce moment, Alice est aux obsèques de sa mère ... Je suis son amie. ... Un grand malheur, en effet ... Je le lui dirai ... Certainement, monsieur Duval.

L'amie raccroche. L'instant d'après, Alice et Henri font leur entrée en habits de deuil. Alice présente une mine triste tandis qu'Henri arbore un air désinvolte. L'amie se précipite vers sa patronne et l'étreint.

L'AMIE : J'ai beaucoup pensé à toi, Alice.

ALICE : Merci, Pauline.

L'AMIE : J'ai terminé de ranger la maison.

ALICE : Il devait y avoir du boulot, avec tous les gens qu'on a reçus ces derniers jours.

L'AMIE : Monsieur Duval vient de téléphoner.

ALICE : *(Fronçant les sourcils.)* Monsieur Duval ! Que voulait-il ?

L'AMIE : S'excuser pour son absence à l'enterrement. Il viendra te présenter ses condoléances dès que possible.

Henri s'est affalé dans un fauteuil, le regard rivé sur l'écran de son smartphone.

ALICE : C'est gentil à lui.

L'AMIE : Bon, il faut que j'y aille.

ALICE : Merci pour tout. C'est dans les épreuves qu'on reconnaît ses amies.

L'AMIE : J'ai vu que le frigo était presque vide.

ALICE : En ce moment, je n'ai guère le temps de penser à la nourriture.

L'AMIE : Pas de soucis, je m'en occuper.

ALICE : Tu es un amour, Pauline.

L'amie quitte la pièce par le vestibule.

ALICE : *(Soudain énervée.)* Henri...

HENRI : *(Distraitement.)* Humm ?

ALICE : *(Agacée.)* Comment peux-tu rester collé à ton smartphone un jour comme celui-ci ? Un peu de dignité, que diable !

HENRI : Il faut bien que je lise mes messages, Alice. *(Il sort de sa poche un cigare, le met en bouche puis se met à fouiller une de ses poches)* Où sont mes allumettes ?

ALICE : *(Lui ôtant le cigare de la bouche.)* Ah non ! Depuis l'église, j'ai l'odeur d'encens dans le nez, tu ne vas pas y ajouter la fumée de ton cigare !

Henri remet son cigare en poche en maugréant.

HENRI : Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est l'idée de voir ton banquier qui te rend si nerveuse ?

ALICE : Il y a de quoi. Je te rappelle que monsieur Duval est le fondé de pouvoir de la banque Duponchelle et, qu'à ce titre, il tient les cordons de la bourse de l'entreprise dont je viens d'hériter.

HENRI : *(Ricanant.)* Une entreprise qui est au bord du dépôt de bilan.

ALICE : N'exagérons rien.

HENRI : C'est la vérité. La *Maison Fournier* doit rogner sur tous les coûts. Même ici, nous avons dû remercier notre servante. Si ta chère maman avait mieux géré ses affaires, on n'en serait pas là.

ALICE : Ingrat ! Comment oses-tu juger une femme qui a fait d'une modeste entreprise de confection une Maison connue dans le monde entier.

HENRI : Le monde entier, allons bon !

ALICE : Tu oublies le fleuron de notre création qui nous a valu le titre de « Fournisseur du Vatican. »

HENRI : Une étole pour sa Sainteté le Pape toute brodée de fils d'or. Tu ne cesses de le rappeler. Ce titre fait peut-être la gloire de la famille Fournier mais pas sa fortune. Maintenant que tu es la patronne, tu dois absolument diversifier la gamme de vêtements.

ALICE : Diversifier dans quoi ?

HENRI : Dans notre domaine de compétence : les uniformes. On démarchera la police, l'armée, les pompiers. On innovera en produisant des costumes pour le carnaval. J'ai déjà modifié le site Internet de l'entreprise dans ce sens.

ALICE : (*Au comble de l'exaspération.*) Comment ? Tu as fait ça sans m'en parler ?

HENRI : Gérer c'est anticiper, ma chère.

ALICE : Des costumes de carnaval, tu veux notre mort ? Jamais le pape n'acceptera d'être vêtu par une Maison qui fait dans le déguisement de pacotille. Réfléchis ! Si le titre de « Fournisseur du Vatican » nous est retiré, nous perdrons notre âme et surtout l'aide financière de la banque Ambroziani. (*Se faisant soudain accusatrice.*) Ah, monsieur se prend pour un grand manager ! Ce n'est d'ailleurs pas la première fois.

HENRI : Ça y est, le tribunal se met en place.

ALICE : Le jour où maman t'a engagé comme comptable dans son entreprise, elle t'a invité à la maison. Moi, comme une petite sottie, je suis tombée sous le charme de ton baratin. Beau parleur, tu allais, comme aujourd'hui, tout chambouler, doubler le chiffre d'affaires.

HENRI : Arrête ton cinéma. Je le connais par cœur.

ALICE : Maman a réalisé trop tard qu'elle était tombée sur un beau parleur adepte du je-m'en-foutisme. Et puisqu'il n'est pas d'usage de virer son propre gendre, elle a dû se résoudre à créer une fonction tout spécialement pour toi : manutentionnaire chargé des échantillons. (*Elle s'esclaffe.*) Ah ! Ah ! Remarque que, là au moins, tu ne risques pas de te fatiguer. Il n'y a quasiment rien à faire...

HENRI : Puisque tu me prends pour un jean-foutre, je te signale que je suis pompier volontaire et que, de l'avis de tous, les soldats du feu sont des gens sérieux et courageux.

ALICE : (*Méprisante.*) Pas de veine, je suis tombée sur l'exception. Henri, je suis fatiguée de tes bouffonneries et de ton laisser-aller.

HENRI : (*Ricanant.*) Mon laisser-aller. Comme tu y vas !

ALICE : Tu veux des preuves ? Tes vêtements que tu abandonnes n'importe où au lieu de les ranger dans le dressing, les journaux que tu ne replies jamais après les avoir lus. A la salle de bain, le flacon de shampoing que tu oublies systématiquement de reboucher.

HENRI : Cesse de pinailler !

ALICE : Il y a aussi tes ronflements au lit, la fenêtre de notre chambre que tu t'obstines à refermer la nuit alors que j'ai besoin d'air pour dormir. Et pour couronner le tout, voilà que tu te mêles de la gestion de mon entreprise. La coupe est pleine, Henri.

HENRI : Que cherches-tu, à la fin ?

ALICE : En finir une bonne fois pour toutes.

HENRI : Quoi, tu veux qu'on divorce ?

ALICE : Bien sûr que non. Un divorce nous ferait perdre le contrat avec le Vatican.

HENRI : Et la *Maison Fournier* ne s'en relèverait pas. Alors, séparons-nous ! Si tu veux, j'irai volontiers m'installer dans le pavillon d'Honfleur.

ALICE : Ah, monsieur serait trop heureux que je lui offre des vacances éternelles au bord de la mer. Eh bien, non ! Tu resteras avec moi dans cette maison. J'occuperai le premier étage. Toi, tu t'installeras au second.

HENRI : Dans le studio mansardé ? Tu parles d'un loft !

ALICE : Tu iras dans l'endroit que tu mérites. Evidemment notre arrangement devra rester secret, pour sauver les apparences. Aux yeux de monsieur Duval, nous devons tout faire pour paraître un couple exemplaire.

HENRI : Et aller à la messe tous les dimanches.

ALICE : Exactement ! Nous vivrons séparés l'un de l'autre mais cette pièce restera commune. (*Elle désigne le salon.*) Nous veillerons simplement à ne pas nous y rencontrer, sauf en cas d'extrême nécessité.

HENRI : Que tout cela est compliqué !

ALICE : Je vais me changer.

Alice s'engouffre dans le vestibule.

HENRI : (*Se parlant à lui-même.*) Je n'ai pas le choix. Si je refuse, elle me coupera les vivres et je devrai affronter une armada d'avocats pour faire valoir mes droits.

Le carillon de la porte d'entrée retentit. Henri va ouvrir et revient accompagné de son ami.

HENRI : Walter, tu tombes à pic.

L'AMI : Excuse-moi, je n'ai pu venir à l'enterrement.

HENRI : Assieds-toi. J'ai une nouvelle importante à t'annoncer... Alice et moi, mettons fin à notre vie commune.

L'AMI : Ça devait arriver un jour. Vous n'avez jamais pu casser la routine, comme beaucoup de couples.

HENRI : (*Désabusé.*) Tu sais, la seule routine qu'Alice et moi connaissons, c'est de nous engueuler.

L'AMI : Vous allez divorcer ?

HENRI : Impossible ! Alice veut qu'on se sépare tout en restant dans la même maison.

L'AMI : C'est vraiment n'importe quoi.

HENRI : Elle m'envoie vivre au second, dans le studio mansardé.

L'AMI : Tout ça pour une question de pognon, j'imagine.

HENRI : Je n'ai pas le choix, Walter.

L'AMI : Pourquoi pas t'installer dans le pavillon d'Honfleur plutôt que dans ce pigeonnier ? Tu mèneras une vie de coq en pâte, là-bas !

HENRI : Je le lui ai proposé mais la simple idée que je mette les pieds dans sa résidence secondaire lui donne de l'urticaire.

L'AMI : Alice veut ci, Alice refuse ça. A toi de lui faire entendre raison, mon vieux.

HENRI : Tu ne la connais pas. Elle est têtue comme une bourrique.

L'AMI : Tu sais quoi ? Pourris-lui l'existence et, crois-moi, elle t'y enverra d'elle-même à Honfleur.

HENRI : (*Dont le regard s'éclaire.*) Lui pourrir l'existence ! Excellente idée, je n'y avais pas pensé.

L'AMI : Seulement, il faudra trouver un moyen radical.

HENRI : Je peux simuler une dépression. C'est usant un type qui gémit et qui pleure à longueur de journée.

L'AMI : Oublie ça. Tu foudras le moral de tout le monde à zéro, à commencer par le tien. Non, j'ai beaucoup mieux à te proposer.

HENRI : Je t'écoute.

L'AMI : Voilà, j'ai lu dernièrement un article sur les troubles dissociatifs de la personnalité, une maladie qui touche principalement les hommes.

HENRI : Jamais entendu parler !

L'AMI : Le malade s'identifie à un personnage célèbre au point d'en adopter les caractéristiques et la personnalité.

HENRI : (*Ironisant.*) Tu veux que je me prenne pour Napoléon ?

L'AMI : Pourquoi pas ? Ce sera hyper-déstabilisant pour l'entourage et ça nuira grandement à l'image de l'entreprise. Alice se devra de réagir.

HENRI : Je vois d'ici les journaux titrer : la folie envahit la *Maison Fournier*... Le problème c'est qu'Alice me ferait enfermer dans un hôpital psychiatrique.

L'AMI : Mais non ! De nos jours on enferme uniquement les malades violents.

HENRI : (*Hésitant.*) Napoléon ! C'est un peu gonflé, non ?

L'AMI : En matière de mensonge, plus c'est gros, mieux ça passe.

HENRI : Si tu le dis !

L'AMI : Imagine la chance que tu auras d'incarner un homme pareil ! Un petit Corse parti de rien et couronné empereur par le pape en personne... Ferme les yeux.

HENRI : Quoi ?

L'AMI : Ferme les yeux, je te dis. Imagine-toi acclamé par une foule en délire à ton retour d'Austerlitz, de Wagram, de Iéna, de Moscou (*Se reprenant.*) Non, pas de Moscou ! Tout le monde crie « Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur ! »

HENRI : C'est curieux, j'ai l'impression d'y être.

L'AMI : Tu passes les troupes en revue. Des bataillons entiers se tiennent au garde-à-vous devant toi. Tu les vois ?

HENRI : Oui, je les vois.

L'AMI : (*Parlant avec emphase.*) Tu te diriges vers la foule. Les femmes tombent à tes pieds, brûlantes de désir. Aujourd'hui, celui dont le nom est glorifié dans les manuels d'histoire renaît.

HENRI : Ce que tu causes bien, quand même !

L'AMI : (*Solennel.*) L'empereur ressuscite en la personne d'Henri Trinquant ! Entends-tu l'appel du destin, Henri ?

HENRI : (*Relevant la tête et glissant sa main droite dans l'échancrure de son vêtement à la manière de Napoléon.*) Oui, je l'entends !

L'AMI : Alors, c'est d'accord ?

HENRI : (*Ouvrant les yeux.*) Affirmatif !

L'AMI : A la bonne heure. (*Il remarque la main glissée dans l'échancrure du vêtement.*) Dis-donc, je vois que tu adoptes déjà la bonne posture.

HENRI : (*Retirant sa main comme par réflexe.*) Ah, ça m'est venu tout seul.

L'AMI : On y va.

HENRI : Où ?

L'AMI : Chez moi. Je vais te rentrer dans le ciboulot tout ce que tu dois savoir pour devenir un Napoléon crédible.

HENRI : Pff ! je vais devoir apprendre plein de choses.

L'AMI : Allez, au boulot !

HENRI : Moi qui ai toujours eu horreur d'étudier. (*Le carillon de la porte d'entrée retentit.*) Ce doit être Pauline qui revient. J'aime autant ne pas la voir, sortons par là.

Henri indique la porte annexe située près du bureau.

L'AMI : (*Se courbant en sortant.*) Si Votre Majesté veut bien se donner la peine de sortir.

HENRI : C'est ça, fous-toi de moi.

Henri sort avec son ami. Alice traverse le vestibule pour aller ouvrir et revient accompagné d'un homme au port altier, habillé en civil.

LE COMMANDANT : Mes hommages, madame. Commandant Charpentier, directeur de la brigade départementale des services d'incendie.

ALICE : Enchantée, commandant. Vous venez pour un uniforme, je présume.

LE COMMANDANT : Pas exactement, madame.

ALICE : Je vous en prie, asseyez-vous !

LE COMMANDANT : En surfant sur le site de l'entreprise Fournier, j'ai lu qu'il était possible de se faire confectionner un déguisement sur mesure.

ALICE : Un déguisement en vue de quoi ?

LE COMMANDANT : D'un bal costumé organisé pour le personnel de ma brigade.

ALICE : Les déguisements s'achètent dans les magasins de farces et attrapes et sur Internet.

LE COMMANDANT : Ils sont de piètre qualité. En tant que commandant je me dois de porter un déguisement soigné. Je me tourne vers vous car votre Maison possède un savoir-faire reconnu. N'a-t-elle pas fourni les tenues de la garde suisse du Vatican ?

ALICE : Certes mais nous n'avons jamais confectionné de déguisements, commandant.

LE COMMANDANT : Pourtant le site Internet de votre Maison de confection le précise. il est bien indiqué « toute sorte de costumes et d' uniformes.»

ALICE : (*Se parlant à elle-même.*) Les imbécilités d'Henri me mettent dans de beaux draps. (*Se ravisant à contrecœur.*) Entendu, vous pouvez compter sur moi.

LE COMMANDANT : A la bonne heure.

ALICE : Autant vous prévenir, ce ne sera pas donné.

LE COMMANDANT : Aucun souci pour le prix, madame.

ALICE : En quoi voulez-vous être déguisé ?

LE COMMANDANT : En Charlemagne. (*Le commandant montre une photo.*) Voilà à quoi le vêtement doit ressembler.

ALICE : Je vois. Dans un premier temps je vous invite à rencontrer mon mari pour le choix du tissu. Il se fera un plaisir de vous présenter des échantillons.

LE COMMANDANT : Dois-je prendre rendez-vous ?

ALICE : Ce n'est pas nécessaire. Il tient une permanence ici-même tous les matins de la semaine.

LE COMMANDANT : (*Prenant congé en saluant d'un léger signe de tête.*) C'est noté.

ALICE : Laissez-moi vous raccompagner.

Alice disparaît dans le vestibule avec le commandant et en revient avec Pauline.

L'AMIE : Tu avais une visite, je ne te dérange pas ?

ALICE : Non, il repartait.

L'amie lui donne un sac de magasin contenant des victuailles.

L'AMIE : Je t'ai amené ce que j'ai pu trouver.

ALICE : C'est gentil à toi.

L'AMIE : Qui était-ce ?

ALICE : Oh ! Un type qui vient se faire confectionner un déguisement.

L'AMIE : Tu fais dans le carnaval, à présent ?

ALICE : (*Soupirant.*) Il faut bien s'adapter à son temps, Pauline.

L'AMIE : Comment vas-tu ?

ALICE : Couci-couça. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

L'AMIE : Une bonne ou une mauvaise ?

ALICE : Ni l'une, ni l'autre. Je mets fin à ma vie commune avec Henri... (*L'amie reste interdite.*) Tu as l'air surprise ? Cela fait longtemps que l'idée me trotte dans la tête, tu sais.

L'AMIE : (*Soupirant.*) Décidément, le mariage est un jardin où poussent beaucoup d'épines et peu de fleurs.

ALICE : Il m'exaspère à un point dont tu n'as pas idée !

L'AMIE : Vous allez divorcer ?

ALICE : Impossible. Je tiens absolument à garder mon titre de « Fournisseur du Vatican ».

L'AMIE : Je sens planer l'ombre de monsieur Duval ! Vous vous séparez, alors ?

ALICE : Exactement.

L'AMIE : Je suppose qu'Henri élira domicile dans ton pavillon d'Honfleur.

ALICE : Pas du tout. Il est hors de question d'offrir à ce bougre des vacances éternelles en bord de mer. Nous cohabiterons ici tous les deux. Simplement, j'occuperai le premier étage et lui le second.

L'AMIE : Ah ! Vous ferez étages à part ?

ALICE : En quelque sorte.

L'AMIE : (*Sur un ton ironique.*) Chambres à part, je connais mais étages à part, je n'ai encore jamais entendu.

ALICE : Ne te fous pas de moi, si tu crois que c'est facile ?

L'AMIE : (*Sur un ton de remontrance.*) Laisse-moi te dire que tu te prépares des années de galère.

ALICE : Je ne vois pas pourquoi puisque nous vivrons séparés.

L'AMIE : Tu rêves, ma vieille ! Il restera présent d'une manière ou d'une autre. Tu l'entendras.

ALICE : Mon Dieu, ses ronflements ! Je les oubliais.

L'AMIE : Tu le sentiras. Pense à ses cigares !

ALICE : (*L'air dégouté.*) Ah ! Ses cigares qui empestent ! Ils me donnent la nausée rien que d'y penser.

L'AMIE : Sans compter que tu devras continuer à l'entretenir.

ALICE : Tu as raison, vivre ensemble dans la même maison n'est pas raisonnable. Alors, que faire ?

L'AMIE : Réfléchissons ! Il doit bien y avoir une solution.

ALICE : (*Désabusée.*) Oui. Prier Sainte Rita, la patronne des causes désespérées.

L'AMIE : Si Henri commettait une grosse bêtise qui le discrédite aux yeux de tous, ton banquier comprendrait que tu demandes le divorce.

ALICE : Il faudrait une sacrément grosse bêtise.

L'AMIE : Commettre un adultère, par exemple.

ALICE : N'y pensons pas. Mon crétin de mari a tous les défauts possibles sauf celui de me tromper.

L'AMIE : Trouve-lui une maîtresse !

ALICE : Pardon ? Tu attends de moi que je me fasse cocue moi-même ?

L'AMIE : Pourquoi pas si c'est pour la bonne cause ?

ALICE : Pauline, je veux bien me forcer à avoir les idées larges mais il y a des limites. Note que tu peux en disposer à ta guise. Si tu veux, je te le laisse.

L'AMIE : Ah ! Très drôle. Je pense à autre chose. Il y a sur Internet une agence qui teste le sérieux des fiancés avant le mariage. (*L'amie pianote sur son smartphone.*) Je t'envoie tout de suite les coordonnées...

ALICE : (*Lisant son écran.*) Agence «*Teste mon mec*» Eh bien, dis-donc !

L'AMIE : Le principe est simple : la future mariée fait envoyer par l'agence une dame affriolante auprès de son prétendant avec pour mission de le séduire.

ALICE : Une call-girl, quoi !

L'AMIE : En quelque sorte, à la différence près qu'elle se fait appeler une testeuse. Oui, une femme qui teste les maris est une testeuse, Alice.

ALICE : Si le poisson mord à l'hameçon, adieu le mariage.

L'AMIE : Exactement. La même stratégie peut évidemment s'appliquer pour tester le sérieux d'un homme marié.

ALICE : Cela va de soi, mais en ce qui me concerne, je n'ai aucun doute au sujet de la fidélité d'Henri.

L'AMIE : Pour l'instant, oui. Mais si tu le mets en présence d'une créature appétissante, il se pourrait bien qu'il craque. J'ajoute qu'en cas d'adultère avéré, il t'est remis un certificat stipulant que le test a été positif.

ALICE : Si Henri tombe dans le panneau, je serai certifiée cocue, en somme ?

L'AMIE : Dans ton cas, c'est ce qui pourra t'arriver de mieux.

ALICE : (*Hésitante.*) Laisse-moi le temps de réfléchir avant de me décider.

L'AMIE : Non, Alice. Tu dois percer l'abcès sans attendre.

ALICE : (*Après un bref moment de réflexion.*) Oh ! Après tout, tu as raison. Au diable les scrupules.

L'AMIE : Alors, c'est oui ?

ALICE : Tu peux appeler l'agence.

L'AMIE : Je m'en occupe tout de suite.

Sortie de l'amie par le vestibule.

ALICE : (*Poussant un soupir.*) Si on m'avait dit qu'un jour je devrais ma liberté aux talents d'une testeuse !

FIN DU PREMIER ACTE

DEUXIEME ACTE

Alice et son amie reçoivent la psychiatre au salon.

ALICE : Je vous remercie d'être venue de si bonne heure, docteur... Pauline, une amie.

LA PSYCHIATRE : (*Saluant Pauline d'un air guindé.*) Madame !

ALICE : Désirez-vous une tasse de café ?

LA PSYCHIATRE : Avec plaisir. Dites-moi ce qui se passe avec votre mari, madame Fournier ?

Alice effectue le service.

ALICE : Depuis quelques jours, il perd carrément la tête.

LA PSYCHIATRE : (*Sortant un carnet et un stylo de sa sacoche.*) Expliquez-moi ! Comme psychiatre, cela m'intéresse.

L'AMIE : C'est très simple, il se prend pour Napoléon.

LA PSYCHIATRE : (*Adoptant un ton doctoral.*) Délire assez fréquent, quoique de moins en moins répandu. Comment cela a-t-il débuté ?

ALICE : Eh bien, voilà ! Un jour, mon mari m'a demandé d'aller le rejoindre à l'étage.

L'AMIE : Vous devez savoir que mon amie et son mari sont séparés mais qu'ils continuent à cohabiter.

LA PSYCHIATRE : Je note.

ALICE : Il m'a dit d'un air hautain que je ne lui connaissais pas « Servez-moi du Gevrey-Chambertin, je vous prie ».

LA PSYCHIATRE : Comment avez-vous réagi ?

ALICE : J'étais complètement estomaquée. Vous imaginez la scène d'ici ?

L'AMIE : Avouez que c'est étonnant pour un homme qui ne buvait jamais de vin.

ALICE : Sa Majesté, oui parce qu'il se fait appeler Majesté, a exigé que son vin lui soit présenté dans une carafe en argent.

LA PSYCHIATRE : Attitude typique des mégalomanes.

L'AMIE : Qu'en pensez-vous, docteur ?

LA PSYCHIATRE : A priori, votre mari est sous l'emprise d'un trouble dissociatif de la personnalité.

ALICE : (*Plaintive.*) Depuis une semaine, ma vie est un enfer. Si mon amie n'était pas là pour me soutenir, je pense que je perdrais moi aussi la raison.

LA PSYCHIATRE : Courage, madame.

L'AMIE : Savez-vous qu'elle n'ose plus sortir de chez elle. En rue, tout le monde lui adresse des sourires ironiques. Dans sa propre entreprise, le personnel la surnomme « Joséphine de Beauharnais. »

ALICE : Tout cela n'est encore rien. Le problème, c'est que le nom *Fournier* devient synonyme de démente.

L'AMIE : Ce qui est fort préjudiciable aux affaires.

LA PSYCHIATRE : Arrive-t-il à votre mari de retrouver sa lucidité ?

ALICE : Jamais. A longueur de journée, Sa Majesté vocifère, hurle des ordres, appelle ses laquais.

LA PSYCHIATRE : J'imagine qu'il ne voit plus personne ?

ALICE : Bien entendu. Excepté un ami qui lui rend visite de temps à autre. Notez que le fait de rester seul ne l'empêche pas de parler pendant des heures.

LA PSYCHIATRE : Beau cas d'école !

L'AMIE : Il dicte ses plans de bataille à ses maréchaux. Enfin, quand je dis ses maréchaux, je parle de personnages fantomatiques sortis de son imagination.

LA PSYCHIATRE : Votre époux connaît une période euphorique, mais je crains qu'elle soit de courte durée.

L'AMIE : C'est-à-dire ?

LA PSYCHIATRE : Les annales de la psychiatrie rapportent des centaines de cas de ce genre. D'ordinaire, l'exaltation du dément décline quand il imagine la Bérézina.

ALICE : C'est normal.

LA PSYCHIATRE : Quand arrive la période de l'île d'Elbe, la dépression s'installe et, après la défaite de Waterloo, vient le suicide.

L'AMIE : A vous entendre, il faut se préparer au pire.

LA PSYCHIATRE : La vie de Napoléon n'a pas été un long fleuve tranquille, celle des malheureux qui prétendent l'incarner non plus... Une question encore : votre mari est-il hypnotisable ?

ALICE : Pas que je sache. Pourquoi cette question ?

LA PSYCHIATRE : Quelqu'un aurait pu le suggestionner. Cela s'est déjà vu, vous savez !

L'AMIE : Vous croyez que ... ?

LA PSYCHIATRE : Je ne crois rien, j'essaye de comprendre. Quand pourrai-je venir examiner votre mari ?

ALICE : Ce matin. Vous le trouverez à ce bureau en train d'effectuer sa permanence.

L'AMIE : Chaque jour il est fidèle au poste pour recevoir des clients. On lui laisse ses habitudes pour éviter de le contrarier.

LA PSYCHIATRE : Vous avez raison.

ALICE : Toutefois, pour préserver la réputation de la *Maison Fournier*, Nous faisons en sorte qu'il ne voie personne.

LA PSYCHIATRE : Je n'aurai pas le temps de l'examiner moi-même. Le docteur Leclerc, un confrère, se chargera de cette mission en fin de matinée. Voici ses coordonnées en cas de problème.

La psychiatre donne à Alice une carte de visite qu'elle lit brièvement avant de la jeter négligemment dans le canapé.

L'AMIE : Qu'il se fasse passer pour un client.

LA PSYCHIATRE : C'est noté.

ALICE : Une dernière question. Ne croyez-vous pas que mon mari devrait être interné dans un hôpital psychiatrique ?

LA PSYCHIATRE : Nous verrons cela mais, à priori, il n'est dangereux, ni pour lui-même, ni pour les autres. S'il fallait interner les milliers de gens qui se prennent pour ce qu'ils ne sont pas, où irions-nous ?

L'AMIE : Evidemment.

LA PSYCHIATRE : (*Elle se lève pour sortir.*) En cas d'urgence, n'hésitez pas à m'appeler. Cela fera quatre-vingts euros.

ALICE : (*Tout en réglant le montant de la consultation.*) Bigre !

LA PSYCHIATRE : (*Saluant.*) Mesdames !

ALICE : (*Indiquant la porte située côté bureau.*) Sortez par-là, docteur. Ce sera plus discret... (*Une fois seule avec son amie.*) Alors, qu'en penses-tu ?

L'AMIE : Exit l'hôpital psychiatrique. Si tu comptais être débarrassée de ton mari, c'est raté.

ALICE : Ah, j'enrage ! Maintenant, nous n'avons le plus choix, il faut activer le plan B.

L'AMIE : J'ai bien fait de maintenir le rendez-vous de la testeuse. (*Regardant sa montre.*) Elle ne devrait plus tarder.

ALICE : D'où vient-elle ?

L'AMIE : De Poitiers.

ALICE : Ce n'est pas la porte à côté. Si l'affaire échoue, je n'aurai d'autre choix que d'éloigner mon siphonné de mari dans mon pavillon d'Honfleur pour préserver la réputation de la Maison ! J'en suis malade rien que d'y penser.

Le carillon de la porte d'entrée résonne.

L'AMIE : Elle est ponctuelle, c'est déjà ça. Je vais lui ouvrir.

L'amie disparaît dans le vestibule.

ALICE : (*Nerveuse.*) Je me demande bien à quoi ressemble cette testeuse.

L'amie revient accompagnée d'une dame habillée de vêtements affriolants.

LA CALL-GIRL : Enchantée, madame Fournier. Mon nom est Diane.

ALICE : Heureuse de vous rencontrer. (*Faisant la présentation.*) Pauline, mon amie. C'est elle qui vous a fait venir... Ainsi donc, vous vous appelez Diane ?

LA CALL-GIRL : Disons que je me fais appeler ainsi !

ALICE : Et vous venez de Poitiers ?

LA CALL-GIRL : En effet.

ALICE : Diane de Poitiers, ça ne pouvait pas mieux tomber, mon mari se prénomme Henri !

LA CALL-GIRL : (*Ne comprenant pas le sens de la réflexion d'Alice.*) Ah !

ALICE : Diane de Poitiers et le roi Henri II de Valois, vous connaissez ?

LA CALL-GIRL : (*Réfléchissant.*) De Valois, de Valois... Non, les monarques ne font pas partie de ma clientèle.

ALICE : (*En aparté avec l'amie.*) Dis-donc, elle fait bonne figure mais sa culture ne dépasse pas le niveau de ses fesses.

L'AMIE : (*En aparté à Alice.*) Et alors, on n'a pas besoin de plus, non ?

ALICE : Hum ! Mon amie vous a certainement mise au courant de votre mission ?

LA CALL-GIRL : (*Parlant avec assurance.*) Absolument, je suis chargée d'allumer votre époux.

ALICE : Vous aurez fort à faire. Cela fait belle lurette qu'il n'a plus été allumé.

LA CALL-GIRL : J'ai de l'expérience. Mes clients me surnomment la dérouilleuse.

ALICE : Quel compliment ! Avant toute chose, sachez que mon mari manifeste parfois des réactions...disons... déconcertantes !

LA CALL-GIRL : Comment cela ?

L'AMIE : Il perd un peu la tête en ce moment.

LA CALL-GIRL : (*Un sourire coquin aux lèvres.*) Ah ! Ah ! Y aurait-il une femme là-dessous !

ALICE : Pensez donc ! Il n'a qu'une obsession : la guerre. Il vous entretiendra sûrement de ses batailles, de la vaillance de ses soldats, des complots qui se trament contre lui.

LA CALL-GIRL : Votre mari est militaire ?

ALICE : Pas du tout, le seul uniforme qu'il porte occasionnellement est celui de pompier. Pour ne rien vous cacher, il se prend pour Napoléon.

LA CALL-GIRL : Allons bon !

L'AMIE : J'espère que cela ne vous effraie pas.

LA CALL-GIRL : Je m'habitue à tous les types d'hommes, vous savez !

L'AMIE : Vous allez nous trouver bien curieuses mais comment comptez-vous procéder ?

LA CALL-GIRL : Comme d'habitude. Ma stratégie repose sur l'effet de surprise. Le plus sûr moyen de déstabiliser un homme, voyez-vous, est de ne jamais lui laisser le temps de réfléchir.

ALICE : Pour ce que le mien réfléchit !

LA CALL-GIRL : Madame Fournier, pouvez-vous me renseigner sur les goûts de votre mari en matière de lingerie féminine ?

ALICE : (*Troublée.*) Je vous demande pardon ?

LA CALL-GIRL : Comment vous habillez-vous pour l'émoustiller ?

ALICE : L'émoustiller ? Alors là, vous m'en demandez une !

L'AMIE : Tu dois bien posséder un déshabillé ou quelque chose dans le genre ?

ALICE : J'en ai eu un, il y a très longtemps. (*Agacée par la question.*) Pour tout vous dire, je ne porte que des culottes en coton Damart et Petit-Bateau. Ça vous va ?

LA CALL-GIRL : (*Sur un ton moqueur.*) Je vois le genre.

ALICE : Non, mais dites-donc ! C'est pour ironiser au sujet de mes sous-vêtements que vous êtes venue ou pour dérouiller mon mari ?

L'AMIE : Ne t'énerve pas, Alice !

ALICE : C'est vous qui devez l'émoustiller, pas moi !

LA CALL-GIRL : Je sais. Croyez-moi, je me fais forte de transformer votre époux en une véritable bombe libidineuse.

ALICE : Vous aurez fort à faire. Il a peu d'entraînement et n'est plus de première jeunesse.

LA CALL-GIRL : Chouette, les hommes aux tempes grises sont mes préférés.

ALICE : Leur trouvez-vous davantage de charme ?

L'AMIE : A mon avis Diane leur trouve surtout un portefeuille mieux garni.

LA CALL-GIRL : J'aimerais dérouiller votre mari ici-même. Les hommes se montrent plus vulnérables quand ils sont surpris dans leur environnement familial.

ALICE : Pour le partie séduction, je n'y vois aucun inconvénient. Par contre, pour les galipettes, vous irez voir ailleurs.

LA CALL-GIRL : C'est entendu. Quand pourrai-je débiter mon travail ?

ALICE. – Ce matin. Autant que cela se fasse tout de suite.

Coup de coude de l'amie à Alice.

L'AMIE : N'oublie pas le psychiatre !

ALICE : (*Qui se reprend.*) Hum ! Venez plutôt en milieu de matinée, vous trouverez mon mari seul à ce bureau.

LA CALL-GIRL : Parfait !

ALICE : Voici la clé de la maison.

LA CALL-GIRL : A part moi et votre mari, je suppose qu'il n'y aura personne.

ALICE : Absolument. Vous pourrez opérer à votre guise.

L'AMIE : L'essentiel sera de mettre le mari de mon amie dans de sales draps.

ALICE : Les plus sales possibles.

LA CALL-GIRL : (*S'apprêtant à quitter la pièce par la porte principale.*) Aucun souci, j'en fais mon affaire.

ALICE : Sortez par ici. Personne ne doit remarquer votre présence.

Alice indique la porte qui jouxte le bureau. La spécialiste disparaît.

L'AMIE : A présent, les dés sont jetés.

ALICE : Je n'ai même pas osé demander combien cette folie allait me coûter.

L'AMIE : Ma chère, il y a des moments dans la vie où il faut se garder de compter...

ALICE : Partons ! Henri ne va tarder à arriver.

Alice et son amie sortent par la porte située côté bureau. Arrivée d'Henri et de son ami par le vestibule. Henri porte un bicorné à la manière de Napoléon.

L'AMI : Réfléchis à ce que tu dis, tu mélanges tout.

HENRI : J'n'ai pas ta mémoire, moi.

L'AMI : Souviens-toi que l'empereur n'a jamais débarqué en Angleterre, il l'a seulement envisagé.

HENRI : Tu te trompes. Il a même assisté au départ de la flotte à Boulogne.

L'AMI : Ce n'était qu'un exercice. (*Son attention est attirée par la carte de visite déposée sur le canapé.*) Ça alors !

HENRI : (*S'approchant.*) Quoi ?

L'AMI : Une carte de visite.

HENRI : (*Lisant la carte.*) Médecin psychiatre Alain Leclerc ! (*Décontenancé.*) Oh non ! Ma femme a consulté un psy.

L'AMI : (*Animé.*) Ah ! Le moment fatidique est arrivé ! Il ne tardera pas à venir t'examiner.

HENRI : Oh, là, là ! Je me sens mal, Walter !

L'AMI : On prend ton cas au sérieux. C'est ce qui peut t'arriver de mieux. (*Henri se mord les doigts en signe de nervosité.*) Cesse donc de paniquer.

HENRI : Le psychiatre ne sera pas dupe de mon cinéma, c'est évident.

L'AMI : Pas si tu mènes toi-même la conversation. Ecoute-moi bien, tu débobineras ce que je t'ai appris avec un maximum de conviction sans prêter attention à ce qu'il te dit ou te demande.

HENRI : Entendu.

L'AMI : Encore une chose. Pour éviter de te troubler, il ne se présentera sûrement pas à toi en tant que psychiatre.

HENRI : (*Ironisant.*) Eh ! Il se fera peut-être passer pour le duc de Wellington !

L'AMI : Qui sait ? En tout cas, n'oublie jamais que ce sont les petits détails de la vie quotidienne qui te rendront crédible. Par exemple, tire-lui gentiment l'oreille, comme l'empereur avait coutume de le faire avec les gens qu'il estimait. Ça le désarçonnera... Je termine par le plus important : soigner ta contenance. Vas-y !

HENRI : Vas-y, quoi ?

L'AMI : Montre-moi comment tu vas te tenir ? (*Henri redresse le torse et prend une pose guindée.*)... Mais non, enfin.

HENRI : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

L'AMI : Et ça se prétend empereur ? Regarde-toi, on dirait un pensionné qui fait pisser son chien dans un parc public. Tu dois être crédible dans ton personnage. Napoléon était une boule de nerfs. Il se déplaçait d'un pas rapide, comme ceci... (*Il joint le pas à la parole.*) A toi ! (*Henri imite son ami du mieux qu'il peut.*) Plus grandes, les enjambées. N'oublie pas les mains croisées derrière le dos. Tu es un empereur bon Dieu, pas un constipé... (*Henri améliore sa contenance.*) Voilà, c'est déjà mieux.

Le carillon de la porte d'entrée se fait entendre.

L'AMI : Tu attends quelqu'un ?

HENRI : Non.

L'AMI : Alors, c'est peut-être lui.

HENRI : Qui, lui ?

L'AMI : Ben, le psychiatre.

HENRI : (*Après s'être précipité à la fenêtre avec son ami.*) Tu as raison. Il a tout à fait la tête de l'emploi.

L'AMI : C'est marrant comme on reconnaît les psys au premier coup d'œil ! Eh bien, ne reste pas planté là, va ouvrir.

HENRI : (*Décomposé.*) J'ai l'impression de passer un examen. Et pour moi, les examens, ça a toujours été galère.

L'AMI : Ecoute ! Je me tiendrai derrière cette porte (*il désigne la porte de la cuisine.*) Si tu sors une bêtise, je tousserai discrètement. Entendu ?

HENRI : Oui.

Le carillon retentit de nouveau.

L'AMI : De ton côté, si tu perds les pédales, trouve un prétexte pour venir me rejoindre.

HENRI : D'accord.

L'AMI : N'oublie pas, tu es Napoléon. (*Soupir d'inquiétude chez Henri.*) Va ouvrir, maintenant.

Henri s'engouffre dans le vestibule.

L'AMI : (*Avant de se cacher derrière la porte de la cuisine.*) Quelle mauviette !

Henri revient, accompagné du commandant Charpentier.

HENRI : (*Prenant un air grandiloquant.*) Entrez, mon brave... Votre nom, je vous prie ?

LE COMMANDANT : (*Surpris par le ton de son interlocuteur.*) Hum ! Commandant Charpentier.

Henri arbore un sourire indiquant sa satisfaction de ne pas avoir été dupé. Du moins, le croit-il !

HENRI : Commandant dans quel régiment ? Des dragons, des hussards, des grenadiers ?

LE COMMANDANT : (*S'efforçant de garder une contenance naturelle.*) Chez les sapeurs-pompiers.

HENRI : Tiens donc ! (*Clin d'œil au public.*) Pompier, dites-vous ? (*Oubliant qu'il joue le personnage de Napoléon.*) Quelle coïncidence, figurez-vous que je suis moi aussi pompier... (*L'ami interrompt Henri en toussotant derrière la porte.*) Hum !

LE COMMANDANT : Dans ce cas, nous sommes confrères.

HENRI : Ajoutez « Sire » ou « Votre Majesté », je vous prie.

LE COMMANDANT : (*Interloqué.*) Je vous demande pardon ?

HENRI : Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

LE COMMANDANT : Avec votre chapeau vous faites penser à Napoléon.

HENRI : Mais je le suis réellement. Vous avez devant vous Napoléon en chair et en os, commandant. Que dites-vous de ça ?

LE COMMANDANT : J'en reste sans voix.

HENRI : Sire !

LE COMMANDANT : Hum ! J'en reste sans voix, Sire.

HENRI : Vous êtes intimidé. (*Il tire délicatement l'oreille du commandant qui en est tout surpris.*) Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de côtoyer un empereur.

LE COMMANDANT : Je ne comprends pas. A l'instant, vous disiez que vous étiez pompier.

HENRI : (*Après un court moment durant lequel il cherche sa réponse.*) Ah ! J'ai dit ça ?

LE COMMANDANT : Certainement.

HENRI : Eh bien ! Euh ! (*Prenant un air grandiloquant.*) Un empereur est pompier à sa façon. Dans son empire, il éteint en permanence le feu de de la révolte, n'est-ce pas ? (*S'adressant au public dans un coin de la scène.*) Ouf ! Pas mal trouvé. Un point pour moi !

LE COMMANDANT : (*En aparté avec le public de l'autre coin de la scène.*) Un fou ! Il peut être dangereux, mieux vaut entrer dans son jeu ... (*Il prend en charge la conversation et désigne un vase.*) Très beau vase ? Provient-il de Pologne ?

HENRI : (*Surpris par la question.*) Euh ! Pourquoi de Pologne ?

LE COMMANDANT : Je pensais à un cadeau de la comtesse Marie Walewska.

HENRI : Marie comment ?

LE COMMANDANT : Walewska. Connue pour être la femme polonaise de Votre Majesté.

HENRI : (*Cachant son malaise derrière un sourire forcé.*) Ma femme polonaise, certainement !... Ce vase n'a pas été offert par elle... (*Il s'éponge le front sur lequel perle la sueur.*) Commandant, je vous propose de trinquer à l'Empire.

LE COMMANDANT : Sans façon, je ne bois jamais d'alcool.

HENRI : Avec moi, vous ferez une exception. J'ai une petite « Fine » dont vous me direz des nouvelles.

LE COMMANDANT : Une « Fine Napoléon », je suppose.

HENRI : Comme il se doit ! *(Pendant qu'Henri remplit les verres, le commandant se dirige discrètement vers la porte à reculons.)* Eh ! Où allez-vous ? Revenez ! ... *(Le commandant hésite à obtempérer.)* Revenez, je vous dis ! *(Il dépose un verre à liqueur dans la main du commandant.)* Comme le proclame le maréchal Ney : « Aux braves qui ne meurent jamais ! »

Henri tire délicatement l'oreille du commandant avant de trinquer.

LE COMMANDANT : Hum ! Fameuse, votre Fine, Sire.

HENRI : Ah ! C'est quand même bon de discuter entre hommes, vous ne trouvez pas ?

LE COMMANDANT : Tout à fait !

HENRI : Savez-vous qu'en dehors de mes campagnes, je ne suis entouré que de femmes ?

LE COMMANDANT : Beaucoup ne s'en plaindraient pas. Hum, Sire.

HENRI : Il me faut supporter une mère acariâtre qui se mêle de tout, des sœurs qui m'en font voir de toutes les couleurs. Sans parler de mon épouse, l'impératrice Marie-Thérèse. *(L'ami tousse une nouvelle fois derrière la porte)...* Vous dites ?

LE COMMANDANT : Moi ? Rien du tout !

HENRI : Je croyais que vous me parliez.

LE COMMANDANT : Votre Majesté est-elle certaine d'être bien Napoléon ?

HENRI : Qui voulez-vous que je sois d'autre ?

LE COMMANDANT : Je ne sais pas. Jeanne D'Arc peut-être.

HENRI : Quelle idée !

LE COMMANDANT : Puisque Votre Majesté entend des voix !

HENRI : Réfléchissez ! Je ne peux pas être Jeanne d'Arc puisque je suis déjà Napoléon.

LE COMMANDANT : *(Veillant toujours à ne pas contrarier un homme qu'il prend pour un malade.)* C'est évident ! Mais si Votre Majesté peut me permettre une petite remarque...

HENRI : Je vous en prie.

LE COMMANDANT : Tout à l'heure, Votre Majesté citait l'impératrice Marie-Thérèse.

HENRI : En effet.

LE COMMANDANT : Ne convenait-il pas d'évoquer plutôt Marie-Louise ?

HENRI : Vous croyez ?

LE COMMANDANT : Tous les manuels d'histoire s'accordent pour affirmer que la seconde épouse de Napoléon s'appelle Marie-Louise.

HENRI : (*Méfiant.*) Marie-Louise, vous dites ?

LE COMMANDANT : Oui, l'épouse qui a fait de Louis XVI votre oncle !

HENRI : (*De plus en plus troublé.*) Je serais le neveu de Louis XVI, moi ?

LE COMMANDANT : Neveu par alliance, puisque Marie-Louise d'Autriche était la nièce de Marie-Antoinette.

HENRI : Vous en êtes sûr ?

LE COMMANDANT : Absolument certain, Sire.

Henri enlève son chapeau, le dépose sur le bureau pour essuyer les gouttes de sueur qui perlent sur son front.

HENRI : (*Se parlant à lui-même.*) Ce type me tend un piège... Hum ! Commandant, je dois parler de toute urgence à mon aide de camp ! Attendez-moi ici, je vous prie !

LE COMMANDANT : Faites comme il vous plaira, Sire !

Henri va retrouver son ami derrière la porte de la cuisine.

LE COMMANDANT : Ouf, m'en voilà débarrassé ! Mieux vaut se sauver ! (*Avant de sortir, il ne résiste pas à l'envie de s'admirer dans le miroir avec le bicorné sur la tête.*) Ce chapeau me va plutôt bien. C'est décidé, pour le bal j'abandonne Charlemagne pour Napoléon !

Pendant qu'il prend des poses en rectifiant la position du chapeau, la call-girl surgit du vestibule. Elle s'approche doucement du commandant en marchant d'une manière lascive.

LA CALL-GIRL : Alors, Sire. On s'admire ?

Le commandant sursaute à la vue de cette femme aguicheuse. Sous l'effet de la surprise, il oublie qu'il porte le bicorné.

LE COMMANDANT : (*A lui-même mais de manière audible pour le public.*) D'où sort-elle, celle-là ? (*Prenant un air affirmé.*) Madame, je n'ai pas le plaisir de vous connaître.

LA CALL-GIRL : On peut arranger ça, si tu veux, bel empereur !

LE COMMANDANT : (A part.) Une autre foldingue. Décidément, c'est un hôpital psychiatrique ici. (*Reprenant son air affirmé.*) J'ignore qui vous êtes mais je pressens où vous voulez en venir.

LA CALL-GIRL : Tant mieux, on ira plus vite au but.

LE COMMANDANT : Autant vous le dire tout de suite, je suis un homme marié.

LA CALL-GIRL : A une impératrice, je sais.

LE COMMANDANT : Pardon ?... (*Prenant soudain conscience qu'il porte un bicornes.*) Ah, c'est le chapeau qui vous fait dire ça !

LA CALL-GIRL : Ce bicornes est comme une signature, en effet.

LE COMMANDANT : Ne vous méprenez pas. Je cherche un déguisement pour le bal des pompiers que je dois présider.

LA CALL-GIRL : Ouah ! J'adore les pompiers et leurs calendriers sexy.

La call-girl se fait entreprenante.

LE COMMANDANT : Ah, le calendrier ! J'y avais ma photo quand j'étais jeune et séduisant.

LA CALL-GIRL : Mais tu es toujours séduisant, mon chou.

LE COMMANDANT : Quand on dit calendrier sexy, il ne faut rien exagérer. Je posais seulement torse nu.

LA CALL-GIRL : De beaux pectoraux, c'est si excitant !

LE COMMANDANT : Pour me donner une contenance, sur la photo je tiens fièrement une lance à incendie.

LA CALL-GIRL : (*D'une voix suave.*) Une belle lance, c'est si sensuel !

LE COMMANDANT : (*Ne saisissant pas l'allusion.*) Ça n'a l'air de rien mais une lance à incendie doit être régulièrement astiquée. Généralement, je laisse cette tâche à mes collègues féminines.

LA CALL-GIRL : Oh ! Les chanceuses !

LE COMMANDANT : Je leur ordonne d'effectuer un nettoyage minutieux pour éviter que l'orifice ne se bouche.

LA CALL-GIRL : Une lance bouchée, c'est extrêmement décevant.

LE COMMANDANT : Je ne vous le fais pas dire. On reste là penaud à attendre que le jet vienne et rien ne sort.

LA CALL-GIRL : Moi, quand le jet ne vient pas, ça me désole !

LE COMMANDANT : (*Qui ne saisit toujours pas l'état d'esprit de la call-girl.*) Parfois, on a beau secouer la lance dans tous les sens, aucun résultat !

LA CALL-GIRL : Si on la secoue trop, ça ne va pas non plus.

LE COMMANDANT : Notez que c'est souvent dû à un simple manque de pression. Il faut attendre un certain temps mais, quand ça sort, c'est d'un coup !

LA CALL-GIRL : (*L'œil égrillard.*) Je sais.

LE COMMANDANT : Faut faire gaffe de ne pas s'en mettre partout.

LA CALL-GIRL : Et comment donc ! Approche, beau pompier !

La call-girl se fait de plus en plus entreprenante.

LE COMMANDANT : Eh ! Oh ! Je vous répète que je suis marié.

LA CALL-GIRL : Et alors, avoir une femme n'enlève rien au charme d'une rencontre, bien au contraire.

Le commandant prend ses distances.

LE COMMANDANT : Pas de privauté entre nous, je vous prie.

LA CALL-GIRL : Comment me trouves-tu ?

LE COMMANDANT : Fort désirable, j'en conviens. Mais j'aime ma femme et je tiens à lui rester fidèle.

LA CALL-GIRL : Le plus sûr moyen de vaincre le désir est d'y succomber, tu ne crois pas ?

LE COMMANDANT : (*Au public, après un court moment d'hésitation.*) Ce n'est pas faux. Oh ! Après tout, au diable les scrupules.

LA CALL-GIRL : Viens, on va s'éclater tous les deux.

LE COMMANDANT : Si je m'attendais ! (*Enthousiasmé.*) J'ai l'impression de revivre mes vingt ans.

La call-girl prend le commandant par la main et l'entraîne hors de la maison en passant par le vestibule. Henri revient.

HENRI : (*Croyant retrouver son interlocuteur.*) Cher Commandant... Ça alors ! Où est-il passé... ? Walter, tu peux venir, il est parti.

L'ami revient.

L'AMI : Il en a assez vu et entendu pour être convaincu. Henri, mes félicitations ! La médecine te déclare officiellement taré !

HENRI : Te fous pas de moi, je me suis couvert de ridicule !

L'AMI : Tu t'es un peu emmêlé les pinceaux, ça arrive.

HENRI : Walter, je n'en peux plus. Regarde mes mains, je tremble comme une feuille !

L'AMI : Oh ! Ce n'est pas le moment de te laisser abattre.

HENRI : Au début, c'était comme un jeu mais maintenant, c'est différent. Ce psychiatre m'a foutu la trouille de ma vie.

L'AMI : Ressaisis-toi, mon vieux.

HENRI : Et puis, c'est bête à dire mais j'ai honte de pigeonner Alice.

L'AMI : V'là autre chose, maintenant. Ta femme ne te fait de cadeau, je te signale.

HENRI : On ne s'entend peut-être pas mais j'ai toujours été honnête envers elle. Je suis à bout, Walter. Ma décision est prise. Pour moi, Napoléon, c'est terminé.

L'AMI : Tu te dégonfles, ça ne m'étonne pas de toi ! Tu le regretteras, Henri. C'est moi qui te le dis.

Walter sort par la porte annexe en arborant une mine déçue.

HENRI : (*Qui se détend.*) Ouf ! Je me sens soulagé ! (*Le carillon de la porte d'entrée résonne.*) Qui est-ce ? Un client sans doute...

Le rideau se ferme sur Henri allant ouvrir.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

TROISIEME ACTE

Alice et son amie reçoivent la docteure dans le salon.

ALICE : Alors, docteur. Hier, comment s'est passée l'entrevue entre votre confrère et mon mari ?

L'AMIE : La folie ne fait aucun doute, je suppose.

LA PSYCHIATRE : (*Toujours aussi guindée.*) Vous supposez mal, madame.

ALICE : (*Surprise.*) Je vous demande pardon ?

LA PSYCHIATRE : L'examen n'a mis en évidence aucun trouble de la personnalité. Votre mari est aussi sain d'esprit qu'on peut l'être, madame.

ALICE : Comment est-ce possible ? Il délire à longueur de journée. Mon amie peut en témoigner.

L'AMIE : Absolument.

LA PSYCHIATRE : Ce délire était peut-être le signe ponctuel d'une grande fatigue mentale.

L'AMIE : (*Qui attend d'en savoir davantage.*) Une fatigue mentale, dites-vous ?

LA PSYCHIATRE : Oui, c'est courant à notre époque. La plupart du temps, elle résulte d'un surmenage.

ALICE : Allons bon ! Mon mari est aussi surmené qu'un koala dans son arbre.

LA PSYCHIATRE : Au niveau professionnel aussi ?

ALICE : Surtout au niveau professionnel. L'animal auquel il ressemble le plus est le paresseux.

L'AMIE : (*Cherchant à tempérer son amie.*) Allons, Alice !

ALICE : Docteur, n'y aurait-il aucune autre explication à son accès de folie ?

LA PSYCHIATRE : Je ne vois pas dans la mesure où mon confrère n'a relevé aucun signe de schizophrénie.

L'AMIE : Que faut-il faire, alors ?

LA PSYCHIATRE : Rien, à part le rassurer en lui manifestant un maximum d'attention et de gentillesse. Avec le temps son esprit s'apaisera, vous verrez.

L'AMIE : Et s'il ne s'apaise pas ?

LA PSYCHIATRE : Alors, nous aviserons ! *(Elle se lève pour sortir.)* Cela fera quatre-vingt-cinq euros.

ALICE : Je croyais que c'était quatre-vingts ?

LA PSYCHIATRE : Le tarif des consultations augmente aujourd'hui.

L'AMIE : *(En aparté à Alice.)* Tantôt, un psy coûtera plus cher qu'une testeuse.

Alice règle le montant de la consultation.

LA PSYCHIATRE : Au revoir, mesdames. Ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

La docteur quitte la pièce par la sortie annexe.

L'AMIE : Henri n'est pas fou. C'est à ne rien y comprendre.

ALICE : Un maximum d'attention et de gentillesse ! Il peut toujours courir *(Découragée.)* Rien ne se passe comme prévu, Pauline. J'ai l'impression que tout va de travers.

L'AMIE : Tous nos espoirs se reportent à présent sur Diane. *(Regardant sa montre.)* Elle ne devrait pas tarder à arriver.

Le carillon de la porte d'entrée résonne.

ALICE : Quand on parle du loup !

L'AMIE : Je te laisse.

ALICE : Ouvre-lui en sortant, je t'appellerai quand elle part. *(L'amie sort par le vestibule.)* Du calme, Alice, du calme !

Arrivée de Diane.

ALICE : Je vous attendais avec impatience.

LA CALL-GIRL : Madame, j'ai beaucoup à dire.

ALICE : Tant mieux. Commençons par le début, si vous le voulez bien.

LA CALL-GIRL : Voilà. Comme convenu, j'ai surpris votre mari à ce bureau.

ALICE : Quelle a été sa réaction ?

LA CALL-GIRL : Il avait l'air estomaqué et plutôt nunuche avec le chapeau de Napoléon sur la tête.

ALICE : (*Méprisante.*) La nunucherie est sa physionomie naturelle.

LA CALL-GIRL : Je pensais qu'il me parlerait de questions militaires, mais contre toute attente, il m'a entretenu de son métier de pompier.

ALICE : Métier est un bien grand mot. Vantard, va ! Ensuite...

LA CALL-GIRL : Je n'ai pas eu à jouer longtemps de mes charmes pour le faire morde à l'hameçon.

ALICE : (*Ricanant.*) Vous savez y faire pour allumer les hommes, vous.

LA CALL-GIRL : (*Fièrement.*) Je suis une professionnelle, madame.

ALICE : Après, j'imagine que les choses sérieuses ont commencé ?

LA CALL-GIRL : Nous nous sommes rendus dans un lieu approprié à la chose et, là, il a tout de suite attaqué les préliminaires.

ALICE : (*Méprisante.*) Voilà bien les hommes ! Sautons les préliminaires si vous le voulez bien, ce n'est pas là l'essentiel.

LA CALL-GIRL : Justement, madame. Vous avez tort de les sauter.

ALICE : Les détails importent peu, voyons.

LA CALL-GIRL : Tout est précisément dans les détails. A ma grande surprise, j'ai découvert en votre mari un homme galant, délicat et fort habile avec les femmes.

ALICE : (*Surprise.*) Voyez-vous cela ?

LA CALL-GIRL : (*Encore sous le charme.*) Les instants que j'ai passés en sa présence étaient tout bonnement sublimes.

ALICE : Où diable a-t-il appris toutes ces belles pratiques ?

LA CALL-GIRL : Avec vous peut-être.

ALICE : M'avez-vous bien regardée ?

LA CALL-GIRL : Quelques rares hommes ont un don naturel pour amener leur partenaire au 7^{ème} ciel. Votre mari en est, manifestement.

ALICE : (*Complètement estomaquée.*) Je sais qu'avec lui, il faut s'attendre à tout mais alors là ! (*Pensive.*) Et on n'a pas encore dépassé les préliminaires ! Enfin, l'essentiel est que l'affaire soit conclue. Avez-vous mon attestation ?

LA CALL-GIRL : Hélas non, madame.

ALICE : Comment cela ?

LA CALL-GIRL : (*Confuse.*) C'est que... les choses ne se sont pas passées exactement comme prévu. Au moment crucial, votre mari n'a pas répondu à l'attente.

ALICE : (*Dont le visage se décompose.*) Quoi ?

LA CALL-GIRL : J'en suis désolée. Tout s'annonçait si bien !

ALICE : (*Effondrée, se parlant à elle-même.*) Henri ne m'a pas trompée, c'est une catastrophe.

LA CALL-GIRL : Il l'a fait un peu, tout de même.

ALICE : Un peu ou rien, c'est pareil. Que s'est-il passé ?

LA CALL-GIRL : Au moment où je m'y attendais le moins, votre mari s'est mis à avoir des scrupules.

ALICE : (*Pestant.*) Au diable, les scrupules !

LA CALL-GIRL : Il a répété plusieurs fois avec des sanglots dans la voix « Je ne peux pas faire une chose pareille à ma femme. »

ALICE : (*Positivement surprise.*) Il a dit ça, vraiment ?

LA CALL-GIRL : Allez savoir pourquoi, votre mari a vu en moi une confidente. Il m'a avoué regretter de ne pas vous rendre heureuse.

ALICE : (*Laissant paraître un rictus d'émotion.*) Venant de lui, c'est étonnant.

LA CALL-GIRL : Votre mari voit en vous une femme pleine de qualités, vous savez !

ALICE : Dites ! Vous l'avez fait boire ?

LA CALL-GIRL : Pas du tout. Il était sincèrement navré. Un moment, il a même ajouté : « Si au moins elle me montrait un peu d'amour, je serais un homme comblé. »

ALICE : (*Emue.*) Ah bon ? Oh, il n'a pas tort. J'ai toujours fait passer mon travail dans l'entreprise avant ma vie de couple.

LA CALL-GIRL : Madame, il n'est jamais trop tard pour changer. Si j'ose me permettre, ce qui se joue au lit est d'une grande importance pour cimenter le couple.

ALICE : Pour les maçons peut-être mais pas pour nous.

LA CALL-GIRL : Détrompez-vous.

ALICE : Au début, on a bien essayé de maçonner un peu. Mais entre nous deux, le ciment n'a jamais pris.

LA CALL-GIRL : Comment est-ce possible avec un mari aussi sensuel ?

ALICE : (*Pensive.*) Ce que vous me demandez là, relève pour moi du mystère.

LA CALL-GIRL : Maintenant, je dois m'en aller.

ALICE : Madame, le test n'a pas été concluant mais vous m'avez beaucoup appris, vraiment beaucoup !

LA CALL-GIRL : C'est au moins cela. Je reste à votre service, madame.

ALICE : Sortez par-là, ce sera plus discret... (*Alice invite la call-girl à sortir par la porte annexe avant d'appeler son amie sur son téléphone portable. Dialoguant avec elle-même en attendant l'arrivée de son amie.*) Un homme galant, délicat et fort habile avec les femmes ! Comment est-ce possible ? Ce portrait ne ressemble en rien à celui d'Henri.

L'amie surgit du vestibule.

L'AMIE : Alors ?

ALICE : Un véritable fiasco, Pauline ! Je n'ai même pas mon attestation de cocue.

L'AMIE : (*Déçue.*) Oh non !

ALICE : Diane m'a dressé d'Henri un portrait on ne peut plus flatteur. Figure-toi que je vis sans le savoir avec un homme pétri de sensualité.

L'AMIE : Allons bon !

ALICE : C'est à en tomber par terre.

L'AMIE : Si Diane le dit, c'est que c'est vrai. Elle en connaît un bout dans le domaine.

ALICE : Je n'arrive pas à me faire à l'idée que mon mari est un sex-symbol. C'est comme le Yeti, je dois le voir pour le croire.

L'AMIE : Il ne tient qu'à toi ?

ALICE : Tu plaisantes, j'espère ?

L'AMIE : A toi de jouer, ma vieille.

ALICE : Tu étais la première à me conseiller de m'en débarrasser.

L'AMIE : Maintenant, c'est différent. Je connais beaucoup de femmes qui donneraient tout l'or du monde pour avoir un mari doté d'un tempérament pareil !

ALICE : Je te signale que nous sommes quasiment séparés.

L'AMIE : A ta place, je reconsidérerais la question.

ALICE : Imaginer Henri procurer des instants sublimes à une femme ne me laisse pas de marbre, je l'avoue !

L'AMIE : La sensibilité de madame s'éveille, enfin !

ALICE : En voyant Diane tomber sous son charme, je sentais monter en moi...

Par pudeur, Alice s'interrompt.

L'AMIE : Monter quoi, Alice ?

ALICE : (*Troublée.*) Des sortes de doux frémissements.

L'AMIE : (*L'œil coquin.*) Ah ! Ah ! Ces frémissements portent un nom, ma chère : le désir.

ALICE : (*Naïvement, comme si elle découvrait l'expression.*) Ah, c'est donc ça le désir !

L'AMIE : Le plus délicieux, c'est quand le désir fait naître le plaisir.

ALICE : Et il se voit à quoi, le plaisir ?

L'AMIE : A la douce chaleur voluptueuse et aux frissons qui t'envahissent. Au temps qui se fige alors que ton esprit et ton corps s'unissent dans un abandon total.

ALICE : (*Rêveuse.*) C'est vrai que ça donne envie, le plaisir.

L'AMIE : Décoince-toi. Laisse parler tes sens, pour une fois !

ALICE : Je ne suis pas Diane de Poitiers, moi !

L'AMIE : Et alors ? Tu ne vauds pas moins qu'une autre, non ?

ALICE : (*Décidée.*) Après tout, tu as raison. Il faut que j'apprenne à me laisser aller. Mais, il y a un problème. Henri est fou à lier. Va séduire un fou, toi.

L'AMIE : T'as entendu comme moi ? Le psychiatre l'a trouvé tout à fait normal.

ALICE : Il est peut-être guéri, après tout ! (*Se sentant d'attaque.*) Bon ! Explique-moi comment on s'y prend pour faire craquer un homme ?

L'AMIE : Il faut y aller crescendo. D'abord, tu attires son regard en lui faisant les yeux doux puis tu tentes une approche progressive avec des caresses de plus en plus audacieuses.

ALICE : C'est un crescendo rapide, dis-donc !

L'AMIE : Rappelle-toi ce que disait Diane. Ne pas laisser à l'homme le temps de réfléchir.

ALICE : Concrètement, je fais comment ?

ALICE : Laisse-moi te montrer ! Assieds-toi, je suis ton mari et tu tentes de capter mon attention.

Alice s'assied dans le canapé et adopte une position un peu figée.

L'AMIE : Que fais-tu ?

ALICE : Ce que tu m'as demandé.

L'AMIE : On dirait une bonne sœur qui attend le début de l'office. Détends-toi. Le bras sur le dossier, voilà... Le buste bien relâché... relâché, j'ai dit. Maintenant, souris ! ... pas comme ça... plus tendre le sourire, plus amical. Laisse flotter tes lèvres (*Alice exagère la mimique.*) Pas trop ... Voilà. C'est déjà mieux. ... Bon, le regard, maintenant. Non, ça ne va pas du tout !

ALICE : Quoi encore ?

L'AMIE : On dirait les yeux vitreux d'un poisson mort.

ALICE : Oh, tu exagères !

L'AMIE : Henri devra lire le désir dans ton regard. Tes yeux devront lui lancer des flèches !

L'AMI : (*S'efforçant d'appliquer les conseils de son amie.*) Comme ça ?

L'AMIE : C'est déjà mieux. Une fois la couleur annoncée, on monte d'un ton.

ALICE : Ah ! Les choses sérieuses commencent.

L'AMIE : Tout en fixant son regard, tu lui adresses un discret hochement de tête, une sorte d'invitation. (*Alice hoche la tête d'une manière manquant de finesse.*) ... Discret, j'ai dit. Tu ne fais pas du racolage.

ALICE : On n'en est pas loin, hein !

L'AMIE : Passe la main dans les cheveux, ça fait plus sexy. Un homme se sent instinctivement attiré par une femme lascive. C'est inscrit dans son ADN de mâle.

ALICE : (*Haussant les épaules.*) Après, qu'est-ce que je fais ?

L'AMIE : Tu l'invites à s'asseoir près de toi et tu lui lances d'une voix langoureuse « Bonjour Henri ! »

ALICE : Bonjour Henri !

L'AMIE : Plus sensuel !

ALICE : (*D'une voix langoureuse.*) Bonjour, Henri !

L'AMIE : Voilà !

ALICE : (*Souriant benoîtement.*) Il ne va pas en revenir !

L'AMIE : Rappelle-toi Diane. Rien de tel que la surprise pour déstabiliser un homme.

ALICE : Surpris, il le sera à coup sûr. Et après, je lui dis quoi ? (*Sur un ton humoristique.*) Approche mon chou, on a des choses à faire ensemble !

L'AMIE : Tu verras bien. Les bons mots et les bons gestes viennent tout seuls quand le désir se fait pressant. Une règle d'or : ne jamais te départir de ton sourire.

ALICE : Pff ! Pas évident de séduire son mari.

L'AMIE : Tout est une question d'entraînement.

Des bruits de pas se font entendre.

ALICE : J'entends des pas. Ce doit être lui.

L'AMIE : A toi de jouer, maintenant.

ALICE : (*Se glissant les mains dans les cheveux.*) Comment me trouves-tu ?

L'AMIE : Tu es belle comme un cœur.

ALICE : (*Toujours assise dans le canapé.*) Ah ! Je me sens excitée comme une midinette.

L'AMIE : Fais bien comme je t'ai dit.

L'amie s'éclipse par la porte annexe. Henri arrive par le vestibule et se fige à la vue de son épouse.

HENRI : Ah, tu es là !

Henri s'apprête à repartir mais il se ravise en voyant Alice lui sourire tendrement.

ALICE : (*D'une voix suave et langoureuse.*) Bonjour, Henri !

HENRI : (*Interloqué.*) Bonjour, Alice. Hum ! Je te laisse.

ALICE : (*Sur le ton de la déception.*) Tu pars, déjà ?

HENRI : (*Troublé.*) C'est bien ce qui est convenu, non ? ... (*S'approchant d'elle.*) Alice, tu vas bien ?

ALICE : Fort bien, mon Riri !

HENRI : Mon Riri ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu ne m'appelles plus ainsi depuis nos fiançailles.

Alice hoche la tête en un mouvement ample tout en se passant la main dans les cheveux. Henri ne réagissant pas, elle accentue les hochements de tête.

ALICE : Approche ! (*Henri reste un moment interdit.*) Allons, viens t'asseoir. (*Henri s'approche tout en restant sur ses gardes. Alice lui attrape le bras et l'assoit d'un mouvement décidé.*) Vois-tu Henri, je crois que nous nous sommes trompés, tous les deux.

HENRI : (*Penaud.*) Ah bon ?

ALICE : (*D'une voix qui reste douce.*) Nous devrions renoncer à nous quitter.

HENRI : (*Surpris.*) L'autre jour, c'était toi qui ...

ALICE : C'était un autre jour, mon Riri.

Alice se force à sourire entre ses répliques, comme son amie le lui a appris.

HENRI : Je ne comprends pas !

ALICE : Il n'y a rien à comprendre. Ne dit-on pas : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ? »

HENRI : Si je m'attendais !

ALICE : Au fait, tu as retrouvé tes esprits, à ce que je vois ?

HENRI : (*Embarrassé.*) Ah oui ! Je me sens beaucoup mieux.

ALICE : C'est quand même bizarre ce qui t'est arrivé, non ?

HENRI : J'admets que, ces derniers jours, je n'étais plus moi-même.

ALICE : (*Se rapprochant de lui.*) Moi non plus, mon Riri, je ne suis plus moi-même. (*Sensuelle.*) Dorénavant je ne serai plus la femme que j'ai été mais celle que j'aurais dû être.

HENRI : (*Inquiet car ne reconnaissant plus sa femme.*) Tu aurais dû être comment ?

ALICE : Une épouse gentille, attentionnée. (*Se rapprochant toujours plus d'Henri.*) Quand je dis attentionnée, je veux dire plus présente... charnellement !

HENRI : Tu m'inquiètes.

ALICE : On devrait enfin à apprendre à se connaître...

HENRI : Mais on se connaît, Alice.

ALICE : (*Langoureuse.*) Je veux dire intimement. (*Ouvrant son chemisier.*) J'ai hâte de découvrir tes talents cachés, Henri.

HENRI : Mes talents ?

ALICE : (*Sous l'emprise de ses sens.*) Te sentir là, tout contre moi, me fait devenir toute chaude.

HENRI : (*Déconcerté.*) Hum ! Tu veux qu'on allume la clim ?

ALICE : (*Se faisant plus entreprenante.*) Mon corps s'électrise en imaginant tes mains sur ma peau.

HENRI : Ouh la, va falloir couper le disjoncteur.

ALICE : C'est tellement bon !

HENRI : Alice, tu m'inquiètes !

ALICE : (*Se mettant à le harceler physiquement en lui tirant la chemise hors du pantalon.*) Enlève-moi tout ça ! Je te veux tout à moi.

HENRI : (*Se dégageant.*) Ça va pas, non ?

Alice poursuit Henri dans la pièce. Celui-ci tente comme il peut de lui échapper.

ALICE : Maçonçons, Henri ! Maçonçons !

HENRI : (*Complètement désarçonné.*) Maçonner quoi, Alice ?

ALICE : On fera un ciment bien collant, tous les deux.

HENRI : Tu délirés complètement !

Alice le bascule sur le canapé et se jette sur lui.

HENRI : Arrête ! (*Henri se dégage de l'étreinte d'Alice et s'encourt dans le vestibule.*) Fous-moi la paix.

ALICE : (*Haletante.*) Reviens !... (*Penaude.*) Mince ! Qu'est-qui m'arrive ?

Alice ouvre la porte de la sortie annexe pour permettre à son amie de revenir.

L'AMIE : Alors ?

ALICE : Il s'est sauvé. (*Pestant sur elle-même.*) Je suis nulle, nulle, archinulle.

L'AMIE : Tu sais, ça ne marche pas toujours du premier coup.

ALICE : (*Ebranlée.*) Je ne me reconnais plus, Pauline. C'est la première fois de ma vie que je me sens vraiment femme.

L'AMIE : (*Un sourire équivoque aux lèvres.*) Ah ! Ah !

ALICE : En me rapprochant d'Henri, je me suis sentie envahie par des sensations délicieuses qui m'ont fait perdre le contrôle de moi-même.

L'AMIE : En voulant allumer ton mari, tu t'es allumée toi-même.

ALICE : J'en suis toute retournée.

Le carillon résonne.

L'AMIE : Tu attends quelqu'un ?

ALICE : Non. Va ouvrir, si tu veux bien. (*L'amie s'engouffre dans le vestibule.*) Pff ! Je ne savais pas que c'était aussi crevant de dérouiller son mari.

L'amie revient accompagnée de Diane.

ALICE : Encore vous ? Je ne vous attendais pas.

LA CALL-GIRL : (*L'air contrit.*) Madame, tout à l'heure, je vous ai expliqué ma rencontre avec votre mari. Eh bien, je m'aperçois qu'il y a eu erreur sur la personne.

ALICE : Il ne manquait plus que ça. (*A son amie.*) La perle de Poitiers, on m'en reparlera.

LA CALL-GIRL : Je suis confuse, madame.

ALICE : Pas autant que moi. (*S'approchant de Diane.*) Mais alors, sur qui êtes-vous tombée ? Mon Dieu, l'homme que vous avez pigeonné n'est-il pas... ? (*Elle décrit physiquement le commandant.*)

LA CALL-GIRL : C'est tout à fait ça.

ALICE : Mince, le commandant Charpentier ! Je l'avais complètement oublié celui-là !

LA CALL-GIRL : Le problème...

ALICE : Ah ! parce qu'il y a un autre problème.

LA CALL-GIRL : Ce monsieur cherche à tout prix à me revoir.

ALICE : De mieux en mieux. Je suppose que vous ne lui avez pas communiqué votre adresse.

LA CALL-GIRL : Jamais aux clients, en effet.

ALICE : Par conséquent, il va débarquer ici pour l'obtenir.

L'AMIE : C'est plus que probable.

ALICE : Ce sera la cerise sur le gâteau. (*Effondrée*) Là, je crois que je touche le fond, Pauline. Je ne peux pas aller plus bas.

L'AMIE : Reprends-toi, Alice.

Le carillon de la porte d'entrée résonne.

ALICE : (*Sursautant.*) Ah ! C'est lui. Je suis sûre que c'est lui. (*Alice se précipite à la fenêtre et reconnaît le commandant Charpentier.*) Qu'est-ce que je disais !

L'AMIE : Calme-toi ! Il n'est pas le diable, que je sache.

ALICE : Je te prie de croire qu'il va m'entendre. (*Alice désigne la porte annexe située côté bureau.*) Cachez-vous et laissez-moi faire.

L'AMIE : Surtout, pas de scandale.

Le carillon résonne une seconde fois.

ALICE : Dépêchez-vous !

Les deux femmes s'éclipsent. Alice va ouvrir et introduit le commandant.

LE COMMANDANT : Heureux de vous revoir, madame Fournier.

ALICE : (*Plutôt sèchement.*) Vous venez pour votre déguisement, commandant ?

LE COMMANDANT : Pas exactement. Pouvez-vous me dire où je peux trouver Diane ?

ALICE : (*Le visage fermé.*) Diane, connais pas !

LE COMMANDANT : Mais si, la femme que j'ai rencontrée ici alors que je venais voir votre mari.

ALICE : Ma maison n'est pas un club de rencontre, je vous signale.

LE COMMANDANT : Il faut absolument que je retrouve cette gracieuse personne. C'est très important pour moi.

ALICE : Désolée, je ne peux pas vous aider.

LE COMMANDANT : Alors, c'est fini. Je ne la reverrai plus. Je m'étonne que vous connaissiez si peu les gens qui fréquentent votre Maison.

ALICE : Pourquoi tenez-vous autant à revoir cette Diane, commandant ?

LE COMMANDANT : Pour tout vous dire, elle m'a fait un numéro de séduction. Dans un premier temps, ses privautés m'ont offusqué. Puis, petit à petit...

ALICE : Vous avez fini par craquer !

LE COMMANDANT : Exactement. Que voulez-vous, à mon âge, les occasions de rencontrer de belles femmes se font rares.

ALICE : Vous avez donc laissé une douce chaleur voluptueuse mêlée de frissons vous envahir. Je connais, vous savez.

LE COMMANDANT : A vrai dire, je n'ai pas laissé aux frissons le temps d'arriver. Rien ne s'est passé entre elle et moi. Enfin, je veux dire, trois fois rien.

ALICE : Trois fois rien, ça fait tout de même quelque chose !

LE COMMANDANT : Au restaurant, je dirais que nous en sommes restés au hors d'œuvre.

ALICE : Je suppose que vous cherchez à revoir Diane pour attaquer avec elle le plat de résistance ?

LE COMMANDANT : Absolument pas, Madame. Diane a le mérite d'avoir fait renaître en moi des sensations endormies. Cependant, ce n'est pas elle qui en a profité mais mon épouse que j'ai eu grand tort de négliger.

ALICE : D'ordinaire, dans l'adultère, c'est la femme légitime qui reste sur le carreau.

LE COMMANDANT : Disons que Diane m'a mis dans des conditions idéales pour pouvoir l'honorer.

ALICE : (*Sur un ton moqueur.*) En d'autres mots, elle vous a copieusement échauffé, pour le plus grand plaisir de votre légitime !

LE COMMANDANT : En quelque sorte !

ALICE : Pourquoi tenez-vous tant à revoir celle qui vous a tenu lieu de préparateur sportif ?

LE COMMANDANT : Tout simplement pour lui offrir un cadeau en guise de remerciement.

Le commandant lui montre le contenu d'un écrin.

ALICE : Ouah, un collier ! Il est superbe.

LE COMMANDANT : Malheureusement, je suis incapable de le lui donner puisque j'ai perdu sa trace.

ALICE : Commandant, je ne vais pas vous faire languir plus longtemps. (*Le commandant est interloqué.*) Diane se doute que vous la cherchez. Vos intentions étant louables et généreuses, je suis certaine qu'elle se fera une joie de vous revoir.

Alice ouvre la porte et introduit la call-girl ainsi que l'amie.

LE COMMANDANT : Oh ! ma chère... Vous êtes là ?

LA CALL-GIRL : Heureuse de te retrouver, joli cœur.

LE COMMANDANT : (*Lui remettant l'écritoire avec le collier.*) Voilà pour toi !

LA CALL-GIRL : Qu'est-ce que c'est ?

LE COMMANDANT : Ouvre, tu verras !

LA CALL-GIRL : (*Découvrant le collier.*) Oh ! Il ne fallait pas.

*Vous pouvez obtenir la suite du texte en écrivant à l'adresse suivante :
charlesistace56@gmail.com.*